# L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 13 JUIN 1859.

Imprimé et publié par
Gt F. WEISSE & Co.
EDITEURS PROPRIETAIRES:
F. WEISSE. N. DUPOUR
E. DUVERGER. S. HARRY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 13 JUIN.


**Abonnés à la semaine.**

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 CENTS pour les six numéros. Du paiera aux porteurs.

**Ventes à l'encan de ce jour.**

Par le shériff, au City Hotel, rue de la Commune—La bétiel à ordre pour la somme de $2,300.

Par Bache & Lassmont, 77 rue de Chartres—Habillements d'été, chemises, caleçons, chapeaux, chaussures, etc.

Par Barrett Jr—Porcelaine, cristaux, coutellerie etc. au magasin de M. Durand, encoignure Royale et St Pierre

**Nouvelles par le North Briton.**

Le steamer *North Briton*, parti de Liverpool le 1er juin, est arrivé le 11 à Quebec.—Les nouvelles qu'il apporte, réamées dans une dépêche télégraphique, ont été transmises à la presse associée de la Nouvelle-Orléans.

Les Autrichiens continuent leur mouvement rétrograde, toujours poursuivis par les alliés qui occupent successivement les positions que l'ennemi abandonne.

Suivant des rapports venus de Vienne, Garibaldi aurait essuyé un échec dans sa marche sur Milan. Les dépêches de Turin disent au contraire que ce dernier a conservé tous les avantages qu'il avait remportés en entrant dans le royaume lombardo-vénitien.

Une dépêche de Turin, reçue à Paris, annonce que les Sardes ont traversé la Sesia après un engagement très vif avec les Autrichiens, et qu'ils se sont emparés de l'importante ville de Palestro, sur la rive gauche de la rivière. Les Sardes étaient commandés par le roi Victor-Emmanuel en personne. La ligne d'opérations des Autrichiens sur la Sesia est maintenant rompue.

Napoléon doit transporter son quartier-général de St Salvatore à Casal dont il paraît vouloir faire sa base d'opérations.

De forts envois d'artillerie, d'armes et de munitions continuent à se faire de France en Italie.

Le maréchal Pélissier est arrivé à Nancy et a pris le commandement de l'armée de l'Est, forte de 100,000 hommes.

Les troupes fédérales de l'Allemagne se concentrent, d'une autre part, à Mayence; elles formeront une armée d'observation sur le Rhin, opposée à l'armée française de l'Est.

La Prusse armerait 200,000 hommes; elle ne réunira décoré mais dans quelque ville du centre de l'Allemagne.

Les banques et autres établissements monétaires de l'Allemagne transportent leurs trésors dans les forteresses.

L'empereur et l'impératrice, l'archiduc Charles et la générale Hess sont arrivés à Verone le 31 mai, en route pour le quartier-général de l'armée autrichienne.

Le bruit s'est répandu à Paris que l'Angleterre et la Prusse s'étaient mises d'accord pour tenter de régler les difficultés d'où surgit la guerre actuelle. Les négociations seront ouvertes dès que les Français et les Sardes seront entrés à Milan. Ces derniers auront alors obtenu une satisfaction qu'ils jugeront peut-être suffisante et les Autrichiens seront probablement assez découragés pour prêter l'oreille aux propositions de paix qui leur seront faites.

## Bataille de Montebello.

Rapport officiel du général Forey.

Le *City of Washington* a apporté le rapport officiel du général Forey sur la journée de Montebello. N'ayant pas reçu nos journaux, nous sommes obligés de traduire ce rapport de l'anglais. Il est adressé au maréchal Baraguey d'Hilliers.

"Voghera, 20 mai 1859—Minuit.

"Monsieur le maréchal,

"J'ai l'honneur de vous envoyer un rapport de l'engagement que ma division a eu aujourd'hui.

"Ayant été informé, à midi et demi, qu'une forte colonne autrichienne, avec de l'artillerie, avait occupé Casteggio et avait chassé de Montebello les postes avancés de la cavalerie piémontaise, je me dirigeai immédiatement vers les avant-postes, sur le chemin de Montebello, avec deux bataillons du 74e, pour soutenir deux bataillons du 84e, campés sur ce chemin, entre ce village et la plaine de Montebello.

"Pendant ce temps, le reste de ma division prenait les armes, précédé d'une batterie d'artillerie (la sixième du 8e régiment).

En arrivant au pont jeté sur le ruisseau de Fossagazzo, lequel formait l'extrême limite de nos avant-postes, je fis placer en batterie une section d'artillerie, appuyée à droite et à gauche par deux bataillons du 84e, avec leurs francs tireurs éparpillés sur les lives du ruisseau.

"L'ennemi, de son côté, s'était dirigé de Montebello à Ginestrello, et apprenant qu'il marchait contre moi avec deux colonnes, l'une par la grand'route, l'autre par celle de droite de fer, j'ordonnai au bataillon de gauche du 74e de contourner la route de Cascina-Nuova, et à l'autre bataillon de prendre position sur la droite du chemin, derrière le sie.

"Ce mouvement était à peine terminé qu'une fusillade très vive s'engageait sur toute la ligne entre nos carbiniers et ceux de l'ennemi qu'avaient sur nous pour tête de colonnes deux bataillons de chasseurs. L'artillerie ouvrit le feu contre elles avec sur l'ennemi y répondit.

"Je commandai alors à ma droite de se porter en avant. L'ennemi se replia devant l'impétuosité de nos troupes, mais découvrant que je n'avais qu'un bataillon à gauche du chemin, il fit attaquer par une forte colonne de neuf. Grace à la vigueur et à la fermeté de ce bataillon, commandé par le colonel Cambriels, et à quelques charges heureuses de la cavalerie piémontaise, admirablement dirigées par le général Sonnaz, les Autrichiens furent repoussés.

"A ce moment, le général Blanchard, suivi par le 9e et un bataillon du 91e (les deux autres étaient restés à Oriolo où ils avaient un engagement), me rallia et reçut l'ordre de renforcer le bataillon du 74e chargé de défendre la route du chemin de fer, et de s'établir solidement à Cascina-Nuova.

"Rassuré de ce côté, je fis de nouveau avancer ma droite et l'enlevai, non sans une vive résistance, la position de Ginestrello. Je gênai alors qu'en, suivant avec mon principal corps d'infanterie, les côteaux et la grand'route, accompagné de l'artillerie protégée par la cavalerie piémontaise, je m'emparais plus facilement de Montebello, je disposai ainsi mes colonnes d'attaque, sous les ordres du général Beuret.

"Le dix-septième bataillon de chasseurs, soutenu par le 9e et le 74e placés en deux lons, attaqua le cœur de ce dernier Montebello, où l'ennemi s'était retranché.

"Un combat corps à corps s'engagea dans les rues du village que nous dûmes emporter maison par maison. C'est pendant ce combat que le général Beuret fut blessé mortellement à mes côtés.

"Après une résistance opiniâtre, les Autrichiens furent contraints de céder à l'impétuosité de nos troupes, et, quelques fortement retranchés dans le cimetière, ils furent chassés de cette dernière position à la pointe de la baïonnette, aux cris mille fois répétés de "Vive l'empereur!"

"Il était alors six heures et demie. Je pensai qu'il ne serait pas prudent de poursuivre les avantages de cette journée, et je commandai aux troupes de faire halte derrière le terrain où est situé le cimetière, après avoir placé sur ce point quatre pièces de canon et des carabiniers qui forcèrent la dernière colonne autrichienne de rentrer à Casteggio.

"Peu après, je vis les colonnes autrichiennes évacuer Casteggio, après y avoir laissé une arrière-garde, et s'éloigner par le chemin de Casatisma.

"Je ne saurais, monsieur le maréchal, donner trop d'éloges au courage déployé par nos troupes dans cette affaire; tous—officiers, sous-officiers et soldats—ont montré une noble émulation. Je ne dois pas non plus oublier les officiers de mon état-major, qui m'ont rendu les plus grands services.

"J'aurai l'honneur, dans un autre rapport, de vous transmettre la liste de ceux qui se sont principalement distingués.

"Je ne connais pas encore le chiffre exact de notre perte. Elle est considérable, surtout en officiers supérieurs, lesquels ne se sont pas ménagés. Je évalue approximativement à 600 ou 700 morts et blessés.

"La perte de l'ennemi doit avoir été très forte, à en juger par le nombre des morts qu'il a laissé derrière lui, principalement dans le village de Montebello.

"Nous avons fait environ 200 prisonniers, parmi lesquels un colonel et d'autres officiers.

"Quelques fourgons de poudre sont également tombés entre nos mains.

"Pour ce qui me concerne, monsieur le maréchal, je suis heureux que ma division ait été la première engagée avec l'ennemi. Ce glorieux baptême, qui rappelle un des plus nobles noms de l'Empire, marquera, je l'espère, une de ces époques mentionnées dans l'ordre du jour de l'Empereur.

"Je suis, monsieur le maréchal,
"Votre très humble et très obéissant serviteur.
"Le général commandant la 1ère division du corps, "FOREY."

"P. S.—D'après les renseignements qui me sont parvenus de toutes sources, les forces de l'ennemi ne pouvaient pas être au-dessous de 15,000 à 18,000 hommes, et, si j'en croyais les prisonniers, elles dépasseraient ce chiffre de beaucoup."

MARCHANDISES D'ÉTÉ.—M. JOHN TODD, 12 et 14 rue de Chartres, continue à vendre à des prix extrêmement réduits ses belles marchandises d'été. Il cherche à écouler le plus promptement son magnifique assortiment.—Nous ne saurions trop engager les dames à visiter son magasin.

PAPIER A LETTRES—M. W. MORTON, 3 Poydras, a d'excellent papier à lettres que nous recommandons à tous ceux qui ont une correspondance. Voir aux annonces.

MACHINES A COUDRE DE KATY DID.—Nous appelons l'attention sur l'annonce relative aux machines à coudre connues sous le nom de "Katy Did" que renferment aujourd'hui nos colonnes.

L. W. LYONS.—Cette maison continue à écouler rapidement son magnifique stock de vêtemens confectionnés pour hommes et enfans. Les prix de L. W. Lyons sont très modérés. Voir aux annonces.

## CHRONIQUE LOCALE.

ÉCHOUEMENT.—Nous sommes à même aujourd'hui de parler d'une escroquerie dont il est question, depuis plusieurs semaines, parmi les négocians de notre ville et de Mobile. Voici les détails que nous avons pu nous procurer et que la Presse s'était abstenue de publier jusqu'ici, dans l'espoir que les coupables seraient arrêtés, mais il n'en a rien été.

La maison de MM. Woolsey & Etheridge, marchands commissionnaires de la rue du Camp, faisant de bonnes affaires et les deux associés jouissant de l'estime de tous ceux avec lesquels ils avaient des relations, M. Etheridge revint d'un voyage, il y a quelque temps, et M. Woolsey partit aussitôt. Les coupons de E. ne furent éveillés que quand un nommé Duryce arriva à la Nouvelle Orléans et prit logement dans un des hôtels, avec une maîtresse; il avait laissé sa femme à Mobile. E. savait que cet homme était associé de la maison de E. H. Fairchild & Co de Mobile, avec laquelle Woolsey correspondait. Denyce et sa compagne partirent pour New-York par le premier steamer et, à peine avait-il quitté la ville qu'il arriva une dépêche à lui adressée et confiée aux soins de Woolsey & Etheridge. Ce dernier décacheta la dépêche et vit qu'elle venait d'un nommé Palmer (de St Louis) et répondait à une dépêche de Duryce qui demandait si Woolsey était déjà arrivé à St Louis. Etheridge fit dire à Woolsey, par voie télégraphique, qu'il soupçonnait Duryce de les avoir trompés; Woolsey répondit qu'il ne faillait rien faire avant son retour. Etheridge attendit, mais en vain.

Dans l'intervalle le commerce de Mobile avait découvert que la maison E. H. Fairchild & Co. n'existait pas, que Duryce seul avait fait les affaires et disparu laissant de nombreuses victimes de son habileté. Etheridge alla aux renseignements et finit par se convaincre qu'il était complétement ruiné par Woolsey. Il en a des preuves, à une assemblée des créanciers, que Woolsey et Duryce avaient agi de concert et que leurs escroqueries s'élèvent presque à la somme de cent mille piastres.

La police, instruite de ce qui s'était passé, commença les recherches. Après la disparution de voilure, la femme de Duryce resta quelque temps à Mobile et Mme Woolsey resta ici; mais elle ne tarderent pas à partir pour le Nord. Mme Duryce suivit son mari par un chicier de la police de Mobile et Mme W. par un officier de notre ville. L'agent de Mobile arrêta Duryce dans une ville de l'intérieur de New York, mais dut le relacher parce qu'il n'avait pas l'autorisation du Gouverneur de l'Alabama. Le policieman de la Nlle-Orléans suivit Mme Woolsey dans une certaine ville de l'Indiana où elle était en résidence pour l'été. Il attendit vainement et revint ici.

Dans un vieux pupitre du bureau de Duryce, on trouva des lettres de Woolsey ainsi que d'autres papiers de Duryce et avait laissés dans un tiroir du bureau sans empressement de quitter Mobile. Ces documents établissaient que les deux individus avaient, conjointement ou séparément, à divers époques, fait différents genres d'affaires aux Etats-Unis; qu'ils avaient entrepris le commerce de drogues à Rochester, N. Y., de liqueurs à St Louis et Charleston, de charbon à Philadelphie, de beurre et de fromage en Californie et qu'ils avaient laissé des victimes partout où ils étaient passés.

M. Etheridge, après nombre de démêlés, s'était trouvé sur le chemin de son associé. Il vint ici de Hickman, Kentucky, et possédait sept mille piastres, fruit de son travail. Woolsey étendit le cercle des opérations de la maison et il est bien que M. E. crut qu'ils marchaient rapidement à la fortune. Lorsque le voile tomba de ses yeux, M. E. se trouva en présence d'une ruine complète; accablé de douleur, il se retira avec sa femme à l'hôtel Verandah où il est mort la semaine dernière.

Les deux escrocs se nomment James Livingston Woolsey et James H. Duryce.

CURIEUSE AFFAIRE.—Le Journal de Jefferson mentionne une curieuse affaire: un nommé Wm Jackson, alias Wm Hurbert alias Wm Jackson fut transporté ici de la prison de Carrollton qu'on répare en ce moment. Mercredi dernier, à la Cour du Troisième District Judiciaire, siégeant à Carrollton, le nom du prévenu ayant été appelé, on apprit que Hurbert avait été mis en liberté en vertu de la Troisième Cour de district de la Nlle Orléans à laquelle on avait demandé un writ d'*habeas corpus* à l'insu des autorités de Jefferson.

L'avocat de district de Jefferson a demandé un *capias* contre Hurbert.

ENQUETES.—Le coroner a tenu, samedi, une enquête sur un individu trouvé dans la rue Septimus, entre Laurel et Constance, sur le corps de Abarz Bauman, mort d'apoplexie.

Bauman est né en Allemagne et avait 51 ans.

COUP DE POIGNARD.—Un nommé Alexander Stevens a été dangereusement blessé par Patrick McGee, hier soir, à l'encoignure des rues Commerce et Julia. McGee s'est échappé. Le blessé a été conduit à l'hôpital.

ARRESTATIONS.—C. A. Sanier a été arrêté, samedi, par l'officier Hunt. On l'accuse d'avoir assassiné Dutilly, un nommé Atkinson, dans l'Etat du Mississipi.

Wm Westermeier a fait arrêter, dans le Port-Amitié, Edward Edwards qu'il accuse de lui avoir vendu du cuivre qu'il disait que c'était de l'or de la Californie. Edmonds subira un interrogatoire le 21 du courant.

Catherine Rutledge a plaint, devant le recorder Summers, d'avoir été blessée à coups de briques par Mme Joe.

LOUISIANE.

On lit dans la *Jeune Amérique* de la paroisse St Jean-Baptiste:

DÉPLORABLE ACCIDENT.—Dimanche dernier, 5 du courant, une petite négresse d'environ 4 ans, appartenant à Mme Herbert Trépagnier, était restée seule dans la cabane de sa mère; elle se mit à jouer avec la chandelle, et, bientôt, le feu prit à ses vêtements. Elle jeta alors des cris de détresse; mais sa mère, qui était dans les environs, ne se doutant pas du sujet de ses tourments, ne s'empressait pas de venir à son secours. Quand elle rentra, son enfant ne criait plus—c'est à peine si elle respirait encore; tout son corps ne formait plus qu'une plaie. Elle était intérieurement brûlée. Sa maîtresse lui ayant demandé si elle souffrait beaucoup, elle répondit que non. Elle n'avait plus même la perception de la douleur. Elle expira vers une heure du matin.

ARRESTATIONS.—Nous avons rendu compte en son temps, dit le même journal, de l'affaire de Chapitel Français, qui, habitant le village de la Fremiere, de cette paroisse, qui a été grièvement blessé au commencement de mai, par John Dutel, de Cheluc, ce jour-là, accompagné de trois de ses amis qui tous disparurent. On avait d'abord arrêté Francois Poucher, qu'on avait entendu menacer Chapitel, mais qu'on avait remis en liberté, faute de preuves. Un homme ayant fait plus tard des révélations compromettantes pour Dutel, ce dernier a été enfin à la Nouvelle-Orléans avec ses trois amis. Mais M. U. Jacob, shérif de la paroisse, l'y avait suivi. Il découvrit leur domicile, vendredi dernier et voulut procéder immédiatement à l'arrestation des deux inculpés. Mais il ne trouva que la femme dont il s'empara et qu'il ramena à la prison de la Nouvelle-Orléans. Quant à Dutel, il n'y est rendu lui même; en sorte que les deux époux se trouvent aujourd'hui sous les mêmes verroux.

TEXAS.—Le général Houston a autorisé ses amis du Texas à le porter comme candidat pour la place de Président. Ces derniers ne semblent pas douter de son élection et fixent d'avance sa majorité à quinze ou vingt mille voix.—Nous ne sommes introduits, le 23 mai, dans le magasin de M. W. H. C. Hudgins, à Shreveport, et lui ont enlevé une somme de $6,775.—Mm. Daughan et Walker ont embarqué, à Lavaca, pour mille boisseaux de maïs et huit ou neuf mille livres de jambons pour Pensacola.

CRIMES A NEW-YORK.—Voici la statistique des crimes commis en un seul jour (le 6 courant) à New-York: Meurtre d'une femme par son mari; un enfant tué par un autre enfant; suicide d'un allemand; coups de couteau entre plusieurs individus; meurtre horrible dans Water street; meurtre d'une femme dans King street; malelots dagellés et frappés de manière à mettre leur vie en danger; meurtre probable d'une femme; sept cadavres de gens assassinés renfermés dans une boîte et flottant sur la rivière; corps d'une femme assassinée trouvée dans la rivière.

C'est bien assez pour un jour.

L'AMER DU Dr HOSTETTER a reçu les plus grands éloges de la Presse et du peuple de l'Union, comme tonique premier et remède efficace pour la dyspepsie, les faiblesses, la constipation, et la faiblesse et notoire le corps.

A vendre par tous les pharmaciens et marchands. Voir l'annonce publiée dans une autre colonne.

Décédé, samedi, 11 du courant, à la Baie St Louis, à l'âge de 39 ans, M. Joseph W. REED, natif de Burlington, Mass. et résidant en cette ville depuis seize ans. Les amis des familles Reed, Faurie et Deffez sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu AUJOURD'HUI, à 5 heures de l'après-midi.—Le corps est exposé dans la salle de la Loge Mount Moriah, No 59, Odd Fellows' Hall, encoignure des rues Camp et Lafayette.

## Procédé de Stewart

*Pour la fabrication du sucre.*

La discussion au sujet du procédé de M. Stewart pour la fabrication du sucre est terminée, d'après ce que je vois dans les journaux. Je l'ai suivie attentivement, j'ai analysé les arguments, pesé les raisons et jugé impartialement les preuves produites. Je suis arrivé à la conclusion que tout ce qui a été publié ne fait que confirmer la supériorité du procédé nouveau sur les anciens.

Comme l'invention de M. Stewart n'est entre les mains que d'une seule personne, et menace l'existence d'une demi-douzaine d'usines de bi-sulfite appartenant à des personnes qui y ont plus d'un million de piastres engagé, on doit bien penser qu'aucun moyen n'a été négligé pour en entraver le succès.

Il importe que ceux qui possèdent des témoignages importants et qui intéressent la population les livrent à l'appréciation du public. Je soumets donc à celui ci le témoignage d'un homme qui est au premier rang des fabricants de bi-sulfite et qui a la réputation d'être un des meilleurs chimistes qui soient sortis des écoles allemandes. A la solicitation de quelques uns de nos planteurs les plus intelligents dont le seul but était d'arriver à la vérité, une maison de commerce envoya un échantillon de sucre au chimiste qui en igourait la provenance, avec prière d'en faire l'analyse. Le résultat de l'enquête peut conséquemment être utile à ceux qui, comme moi, désirent être renseignés, sans se préoccuper de la question de personnes, sur le procédé de fabrication qui offre le plus d'avantages aux habitans.

Je suis autorisé à soumettre au public la lettre suivante. N'étant pas écrivain, je ne puis pas être attiré dans une discussion.

UN HABITANT SUCRIER.

Nlle-Orléans, 20 avril 1859.

MM. Roman & Kernion,

Messieurs,

Vous m'avez envoyé il y a quelque temps un échantillon de sucre de canne en beaux cristaux. J'ai compris que vous vouliez savoir s'il contenait de l'acide sulfurique.

J'ai donc recherché cet acide, soit à l'état libre soit combiné avec une base.

Mon analyse m'a démontré que le sucre en question ne renfermait ni acide sulfurique à l'état libre ni même de sulfate ou de sulfite.

Le sucre est donc parfaitement pur et ne contient pas la substance dont il s'agit.

Je suis votre obéissant serviteur,

JOSEPH ALBRECHT.

N. B.—Le sucre analysé par M. Albrecht, à notre requête, provenait de l'habitation de M. H. A. Stewart.

ROMAN & KERNION.

UNE COURTE RÉPONSE AU COL. STEWART

Cher monsieur,

Vous cherchez depuis quelque temps à m'attirer dans une discussion publique à l'égard de "votre gaz sulfureux."

Ecoutez, s'il vous plaît, *tout* ce que j'ai à dire là-dessus.

Si vous rencontrez des "planteurs" tout disposés à se faire du "procédé", d'après les échantillons de sucre qu'ils vous montrés et d'après les certificats de chimistes, qu'ils souscrivent de suite; mais, s'il m'était permis de donner un tout petit conseil à ces messieurs, je leur crierais bien haut:—"Arrêtez, et attendez que les essais aient fait d'une manière complète et impartiale par le *ordinaire de fabrication*." Entendu, sans le secours de tout cet attirail d'appareils à vapeur, de centrifuges, etc.

Vous vous plaignez tant, mon cher monsieur, à citer les "apôtres" que vous avez tant de doute m'appeler un nouveau Saint-Thomas.

Avant de formuler une opinion sur "votre procédé", je désirerais pouvoir tout, le voir mis à l'épreuve d'une manière convenable par des, « ennemis désintéressés.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, votre très humble et obéissant serviteur,

OLIER LAUVE.

Nlle Orléans, 9 juin 1859.

## Californie.

Le steamer *Jasper*, arrivé hier de Minatitlan, nous a apporté des journaux de la Californie jusqu'au 20 mai. Nous leur empruntons la chronique suivante:

Le dernier des grandes ventes, des fortes expéditions pour l'intérieur n'est point encore arrivé, et, en attendant, les entrepôts de San Francisco sont encombrés par suite de nombreux arrivages, et la baisse fait tous les jours de nouveaux progrès. Il n'y a point, à proprement parler, d'exagération dans les affaires, mais les acheteurs se tiennent sur la réserve, et, dans l'espérance d'une nouvelle baisse, s'abstiennent de faire de forts achats. Les produits du pays sont calmes et sans changement de cours. Les marchandises françaises sont peu recherchées, et les prix payés pendant les dernières quinzaine sont loin d'être satisfaisants.

—La Monnaie de San Francisco a commencé à frapper des dollars en argent. La pièce est d'un beau module et pèse 417 grains et demi. Sa valeur, tel qu'elle est de 1ot aux dollars ne sont pas destinés à circuler dans les Etats de l'Union, mais à faciliter le commerce avec la Chine. Ils ne sont frappés que sur commande.

—On attend dans notre port un navire venant de Chine avec 800 Chinois à bord. On évalue à 5,000 le nombre de Chinois qui disposent à venir en Californie pendant le cours de cette saison.

—Le *State Reguler* a évalué à 534,000 ames la population californienne à la fin de 1858. Le chiffre, arrêté sur des données plus complètes, paraît devoir s'augmenter considérablement cette année.

—Sur une population de 615 condamnés, actuellement pour des crimes commis dans l'Etat de la Californie, on ne compte que deux femmes: l'une de couleur, l'autre blanche.

—Un acteur américain, Wil'am G. Taylor, est mort subitement à San Francisco le 7 à environ trois semaines après avoir joué dans *Othello* lorsque, en rentrant, il fut pris d'un accès de toux, lequel il succomba en peu de temps.

—Un construit en ce moment à San Francisco, rue Montgomery, sur l'ancien emplacement occupé par le Temple Maçonnique, une imitation petit du temple de Salomon. Cette construction parait devoir constituer une œuvre d'art fort remarquable. Elle aura 25 pieds de large sur 45 pieds de long. L'échelle proportionnelle est de 1 pied sur 21 pieds. Tout ce que les documens les plus accrédités nous apprennent au sujet de ce célèbre service reproduite avec une extrême fidélité de détails, de peintures, de dorures, d'architrave, etc. etc. et rendra fort intéressante la visite de cet élégant diminutif du vrai temple de Salomon.

—Un Français nommé Hippolyte a été tué le 5 mai à Mokelumne Hill. Pendant qu'il coupait du bois de terre, un morceau énorme s'est détaché sur lui.

—Les cours d'eau près de Clear Lake sont tellement poissonneux, dit le *Napa Reporter*, qu'il est impossible d'y jeter ses filets sans en retirer plein. Le Cache Creek, entre autres, est un endroit où l'on peut renouveler à l'aise la pêche miraculeuse. Les poissons y sont tellement abondants qu'on songe à les utiliser comme moyen d'engrais.

—La *Chronicle* donne les rapports les plus favorables sur l'état actuel du travail dans les ravins. Depuis bien des années, dit ce journal, les mineurs n'ont eu un travail aussi bien récompensé. L'eau abonde sur tous les points du comté.

## Nouvelles Diverses.

—Peu de jours avant le combat de Montebello, le général Forey adressait de Gavi aux soldats de la 1ère division d'infanterie la proclamation suivante, qui était en quelque sorte prophétique:

"Nous allons nous trouver en première ligne, et il est probable que nous aurons l'honneur des premiers engagements avec l'ennemi.

"Rappelez vous que vos pères ont toujours battu cet ennemi, et vous ferez comme eux.

"Le général de division, FOREY."

—On fait grand bruit, dans certains journaux allemands, des armes de précision dont l'armée autrichienne est fournie. Mais, à en juger par les lignes suivantes, tirées du *Pays*, ces armes ne seraient loin de répondre à ce qu'on en attendait:

"Nous avons recueilli de la bouche d'un officier supérieur, à propos d'un incident oculaire, et arrivé hier à Paris du théâtre de la guerre, un fait qui est de bon augure, et qui prouve la supériorité de l'armement de notre armée.

"Deux bataillons de chasseurs à pied, l'un autrichien, l'autre français, s'étant aperçus des deux côtés du Pô, ont immédiatement, et quoique à grande distance, échangé des coups de fusil.

"Grande a été la stupéfaction de l'ennemi, en voyant que ses balles n'arrivaient même pas, tandis que les nôtres frappaient ses soldats avec une puissance et une précision désastreuses.

"Il s'est immédiatement dispersé, laissant une vingtaine des siens sur le carreau."

On écrit encore de Turin à l'un de nos confrères parisiens:

"L'artillerie française, qui va employer pour la première fois les formidables canons rayés récemment inventés, a essayé, il y a deux jours, trois de ces canons. L'épreuve a été décisive et terrible. Les Autrichiens s'étant approchés de Valenza pour la canonner, on leur a, en quelques minutes, démoli deux pièces et tué une vingtaine d'hommes à sept mille mètres de distance. L'Autrichienne se sont tenus pour averti et se sont précipitamment retirés."

—Les régiments qui se rendent à l'armée d'Italie versent en partant les tuniques et les schakos dans les magasins du corps, et les hommes font campagne avec la capote et le képi seulement. Cette tenue, moins brillante que l'autre et moins coquette peut-être, est infiniment plus militaire et plus commode surtout. La capote, relevée par les coins et le pantalon rouge dans la guêtre blanche, donnent au soldat une allure dégagée et les colonnes en marche un aspect vraiment guerrier.

L'expérience et la nécessité ont fait adopter cet usage en Afrique. Une tunique et un schako de moins soulagent beaucoup les hommes qui, en campagne, ont déjà tant de vivres, de munitions et d'objets de campement à porter. Le soldat est plus à l'aise et respire mieux sous les plis d'un vêtement large qu'emprisonné dans une tunique étroite, boutonnée et serrée, et il conserve, chose utile et précieuse, la liberté de ses membres et de tous ses mouvements au milieu des combats.

LE PANORAMA DE LA GUERRE.

On écrit d'Alexandrie, 16 mai, au *Journal des Débats*:

"Au moment où je suis arrivé, un régiment d'infanterie de ligne piémontaise partait par le chemin de fer dans la direction de Casal. Un autre, le 6e, attendait l'arme au pied dans la gare, en grande tenue de campagne, sac au dos. Un bataillon de bersaglieri le précédait, silencieusement, le manteau sur l'épaule, panache au vent, les officiers à cheval. Des caissons d'artillerie et des fourgons de bagages, amenés par un convoi, étaient mis à terre en grande hâte. La voûte énorme de la gare, haute et vitrée, était remplie de longs murmures sourds et continus. Si l'on sortait, on rencontrait d'interminables files de prolonges chargées de fourrages ou de projectiles; puis des corvées d'ouvriers militaires qui achevaient un chemin couvert ou accumulaient des boulets dont les pyramides noires s'élevaient de distance en distance. Les silhouettes nouvelles des sentinelles se dessinaient sur le ciel gris. Des grenadiers veillaient à l'entrée des casernes; parfois un officier d'ordonnance passait au galop. Entre les fortifications et la ville gémissait un troupeau de bœufs.

Une multitude compacte de curieux se pressait aux abords de la gare; une autre multitude en remplissait l'intérieur. Que de pères, que de parens, que d'amis dans ces foules! Combien qui s'essuyaient les yeux à l'écart! Une pauvre vieille femme accompagnait un bersaglière qui la soutenait par le bras. Le soldat n'avait pas encore de moustache. A chaque pas la mère s'arrêtait, le regardait et pleurait. Le fils la consolait de son mieux. Tout à coup le clairon sonne, le bataillon se range en file auprès des wagons. La vieille femme entoure l'enfant de ses bras avec un frémissement qui la fait presque tomber à terre. Le bersaglière, ora yonné par un Bida, serait un impérissable chef d'œuvre.

Joaquin Dick, après être assuré que Miles de Rosne ne se trouvaient pas dans ce second campement, se résolut de se rendre à la troisième colline.

Il mit sur sa tête la selle de Gabilan, qu'il laissa brouter en liberté, plaça sous son bras sa valise et son zarape, sa carabine en bandoulière, et dans cet accoutrement qui ne devait attirer l'attention de personne, il entra dans le dernier camp.

Cette fois, ses recherches furent couronnées d'un complet et prompt succès. Martha et Hélène furent les deux premières personnes qu'il aperçut. Elles étaient assises à côté l'une de l'autre, sur un banc formé par un tronçon d'arbre, grossièrement équarri et placé dans le carré intérieur,—solitaire à cette heure,—qui servait de promenade publique aux émigrans, à leurs momens de repos.

Joaquin Dick affecta de consulter la direction du soleil, comme s'il craignait d'être dérangé par ses rayons; puis, jetant sa selle et étendant son zarape par terre, à trois pas des deux sœurs, il étira ses bras tout en machonnant quelques mots espagnols, et se touchant sans plus de façon.

Il avait déployé une telle prudence et tant d'habileté dans cette action si vulgaire, et parut si indifférent au voisinage des deux jeunes filles, qu'Hélène, qui était émotif levée à son approche, pour s'en aller, se rassit sans hésiter.

A ses yeux, Joaquin Dick n'était pas, pour aussi dire, un homme: c'était une espèce de bête brute, insensive et fatiguée, qui se reposait.

XIII.

LA LETTRE.

Le changement qui, depuis leur départ de Saint-Louis, s'était opéré dans les deux sœurs était plus sensible encore pour Martha que pour Hélène. Les soldats piémontais ne mettent pas leurs pantalons dans les guêtres, comme les hôtres: ils les retroussent sans façon.

La Route de Gênes à Alexandrie m'a permis de voir ce que c'est qu'une armée en campagne. Je traversais le Simplon et Fribourg de Sampier d'Arena que nous avons rencontré, suivant le chemin tortueux de la montagne, deux batteries d'artillerie de la garde. Six chevaux étaient attelés aux lourds gouffres aux pièces de campagne. Les cavaliers disparaissaient sous leur grand manteau bleu. On ne voyait que leur cul-barb et le bout du sabre heurtant la botte.

Plus loin, c'est un régiment de grenadiers de la garde. Quelques-uns plus grands, plus libre, la longue capote relevée sur la blanche. Un vaste caoutchouc enveloppe les fléches. Les replis de la montagne cachent l'avant-garde.

Plus loin encore, une colonne de moleta s'aperçoit dans le coup, coupée de plis et de dais; le bicoque et le pantalon de toile ont remplacé la capote militaire, et le pantalon garance; on reconnaît des fantassins au képi et au fusil rebelle qui ne bat pas la cuisse. Les muiets d'Afrique marchent seagement, chacun à son rang; ils obéissent à la voix. Neuf jour dix à sept jours de poudre. Pourquoi? Un n'en sait rien, c'est une tradition. Les muiets de Gênes résistent, rient, mordent et font rage; quelques uns de ces muiets ont été à la Plata. On ignore chez nous ce qu'il faut de pat once, d'activité, de soin, de vigilance pour conduire ces caravanes.

Quelques-uns de ces corps de somme portent des cacolets. On ne peut s'empêcher de les suivre de l'œil en pensant aux soul ffrances que ces derniers doivent causer. Mais tout ce le bêtes s'assiéra est relevé contre le bât. Des chevaux de main et des charrettes de cantinières suivent les cacolets, traînées par des mégères bidets qui font des lieues sans bouder. Que les successeurs de Calot, s'il y en a, trouveraient à peindre dans ces marches!

Des poules liées par les pattes se balancent sur la croupe du mulet, des canards se dépitent, cherchent à se dégager, cassent leurs liens, tuent à chaque pas, des chouz d'un vert tendre s'accouplent à des paquets de carottes, et se disposent à prendre leur ébat dès le tout des fusils. Un petit chien, l'ami du bataillon, secoue ses oreilles sur un oreiller de sacs; d'autres, plus heureux, s'égaynent avec les oiseaux, librement ou bien en laisse. La singe gambade et grimace sur la tente d'une charrette: il vient peut-être de l'Orient, il a vu des pagodes, des éléphans. Le locomotive nous emporte encore. Voilà un régiment de chasseurs à cheval qui tait bais et sa bête. Le bat-l'aile sonne, commandant dans le rayon. Les hommes sont enveloppés du mateau banu à large collet et portent le moustache et la barbe. Les officiers portent de moustaches et de barbes. Les officiers et leurs longues queues trempées de pluie. Ils tendent le cou et pointent les oreilles, comme des chevaux qui ne le pas reconnaître le paysage.

Voici maintenant un escadron du train des équipages et des vivres. Il a pris de la vaillante de l'artillerie de ligne; un régiment campe dans ce village, des bulleteriers pendent aux fenêtres, des sentinelles se promènent devant la porte, un autre brosse son pantalon; des officiers fument sous un porche; un caporal fait damer un bambin sur ses genoux; des hommes dansent, des hommes jouent, des feux de bivouac fait bouillir la marmite au pied d'un vieux mur. Un sergent partage son tabac à quelques vieilles femmes qui, assises au seuil de leurs portes, tricotent des chaussettes et achète une corbeille d'orangez; un moine passe égrenant son chapelet; on rit un peu mais un moine passe. Il est 11 et 1 du matin, et le moine lui donne sa bénédiction; on ne rit plus et on s'incline: le mort est peut-être si près.

Continuons le chemin. Le long tunnel Dei Joui est franchi. Ici un bataillon de volontaires de la garde arrive à la fin de l'étape. Il y a des cris, des rires, des chants, des jeux. Mais, on met les armes en faisceaux; quelques soldats cherchent un hangar pour s'abrendre et se reposer d'autres, brisent un moulin à farine qu'ils mettent sur le piton avec du saucisson; la vivandière ouvre ses cantines; les chevaux du commandant et des officiers sont abreuvés. Les hommes se dispersent; on allume la pipe, dont la fumée dégasse, et on cherche des légumes frais pour la soupe. Quelques autres dorment.

Dans le hameau le tambour bat. C'est l'heure de l'étape nouvelle; on change les sacs et on prend son fusil. Le bataillon est prêt en 2 minutes; on fait l'appel, et en avant marche!

Un vol par les sentiers des hommes isolés qui traversent la montagne, dans le camp-de-camp traversant un point, deux vedettes le précédent le mouquet sur la cuisse.

Tournons encore un coude et nous voilà sur l'Eurotone dont le pays, de la gauche le rail s'enfonce. Sur le flanc de la montagne, un pelotion de gendarmes à cheval grimpe la côte. Quelques-uns de ces hommes, dans lequels il est prévent le pas; un général et ses aides-de-camp traversant un point, deux vedettes le précédent le mouquet sur la cuisse.

Tournons cette gorge, dans laquelle le rail s'enfonce. Sur le flanc de la montagne, un pelotion de gendarmes à cheval grimpe la côte. Quelques-uns de ces hommes, dans lequels il est prévent le pas; un général et ses aides-de-camp traversant un point, deux vedettes le précédent le mouquet sur la cuisse.

Tournons cette gorge, dans la